

Philosophie

Objekttyp: **BookReview**

Zeitschrift: **Revue de théologie et de philosophie et compte rendu des principales publications scientifiques**

Band (Jahr): **12 (1879)**

PDF erstellt am: **14.08.2024**

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.

Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.

Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

du public pourrait y être pour quelque chose, et que nous aurions là un nouveau symptôme de la baisse que l'intérêt théologique subit en Allemagne, alors qu'en Amérique, oui, en Amérique, la spéculation (non pas celle des philosophes) commence, dit-on, à exploiter la faveur étonnante que les questions théologiques rencontrent auprès d'un public de plus en plus nombreux. Ce qui est certain, c'est que les *Jahrbücher für deutsche Theologie* laissent un vide regrettable, qui sera vivement senti par tous les amis d'une théologie indépendante, par tous ceux qui aspirent à la conciliation de la foi et de la science. Les vingt-trois années de cette Revue forment dans leur ensemble une œuvre qui restera, une mine où l'on aura encore souvent à puiser. Il est, en effet, peu de noms marquants, d'entre ceux qui se rattachent aux diverses nuances de la *Vermittelung*, qui n'y soient représentés par quelque contribution plus ou moins importante, et parmi les nombreux articles que ce recueil renferme, il en est qui ont creusé une trace profonde dans le champ de la pensée et de l'investigation théologique. Nous avons un motif particulier de nous souvenir avec reconnaissance des *Annales de la théologie allemande* : contrairement à ce que ferait attendre son titre, cette Revue a été pendant assez longtemps la seule qui ait non seulement remarqué de loin en loin, mais suivi avec attention et sympathie les travaux théologiques qui se produisaient de ce côté-ci du Rhin.

H. V.

PHILOSOPHIE

Humble requête du bon sens.

A propos de la psychologie de Hume ¹.

Cet ouvrage, trop peu connu, du célèbre philosophe écossais, parut en 1738, mais il n'eut aucun succès. Il mourut en naissant, dit Hume lui-même, et il n'obtint pas même la distinction d'exciter quelques murmures parmi les fanatiques. Estimant que cet échec ne tenait qu'à la forme, l'auteur publia, dix ans plus tard,

¹ *Psychologie de Hume*, traité de la nature humaine (livre 1^{er} ou de l'entendement), traduit pour la première fois par MM. Ch. Renouvier et F. Pillon, et *Essais philosophiques sur l'entendement*, traduction de Mérian corrigée, avec une introduction par M. F. Pillon. Bureau de la *Critique philosophique*, 54, rue de Seine, Paris 1878.

les *Essais* qui ne devaient être que la monnaie du *Traité*. Comme il avait exprimé le désir que les *Essais* fussent seuls considérés comme contenant ses sentiments et ses principes philosophiques, Hume fut pris au mot. Voilà pourquoi l'*Encyclopédie* ne connaît que les *Essais* dans l'article consacré au philosophe écossais et à l'analyse de son système.

On comprend pourquoi MM. Renouvier et Pillon ont tenu à réparer cette méprise, en mettant cet ouvrage capital à la portée du public français. Cet ouvrage auquel se rattachent l'associationisme et le criticisme « présente un grand intérêt, non seulement au point de vue de l'histoire de la pensée, mais encore au point de vue du mouvement philosophique de notre temps. » Ce livre, négligé au XVIII^e siècle, parce qu'il passait alors, en quelque sorte, au-dessus de la tête des écoles régnantes, tombe aujourd'hui sur un terrain favorable. Il se trouve, peut-on dire, nouveau et contemporain, par la méthode de philosopher qu'il applique, par la nature des questions qu'il examine et discute, et par le genre d'explications et de solutions qu'il produit. Il l'est encore par son affinité curieuse avec les doctrines qui éveillent et attirent à notre époque les curiosités élevées, et par la vive lumière dont il éclaire leur origine et leurs rapports, et qui est très propre à faire ressortir leur force ou leur faiblesse. Il l'est enfin par sa forme plus scientifique que celle des *Essais*, et pour cela plus appropriée aux besoins et aux goûts actuels des esprits cultivés.... « C'est le *Traité* seul qui nous donne la pensée de Hume dans la sincérité du premier jet et du premier travail, dans son originalité et sa profondeur, dans son enchaînement systématique et sa puissante unité. » Les *Essais* passent ainsi au rang de commentaire destiné à vulgariser les idées de Hume; ils ne sont plus qu'un simple complément et un complément, à la vérité, sur certains points bien précieux.

Voici les grandes divisions du *Traité* de Hume :

1^{re} partie : Des idées, de leur origine, composition, connexion, abstraction.

2^e partie : Des idées d'espace et de temps.

3^e partie : De la connaissance et de la probabilité.

4^e partie : Du système sceptique et des autres systèmes de philosophie.

Après avoir signalé les thèses principales contenues dans le *Traité*, les traducteurs font ressortir la haute portée de cette publication pour l'histoire de la philosophie. « Hume, disent-ils, est vraiment le premier père du criticisme; non seulement parce qu'il a eu le mérite bien connu et souvent rappelé d'éveiller Kant de son *sommeil dogmatique*, mais surtout parce que sa critique de l'entendement, qui a précédé et préparé celle de Kant, est, sur certains points fondamentaux, plus exacte, plus complète et plus profonde que celle de Kant. Le criticisme contemporain, dont M. Renouvier est le fondateur, se rattache à Hume autant qu'à Kant. Il concilie Hume et Kant en complétant et en corrigeant l'un par l'autre; en introduisant nettement, sous leur vrai nom et avec toute leur portée, les catégories ou lois mentales dans la psychologie trop étroite de Hume, et en retranchant de la philosophie de Kant le mauvais germe de métaphysique substantialiste dont il n'a pas su la débarrasser, et qui devait, après lui, prendre le développement qu'on sait. Quelque chose manque chez Hume : l'idée de *loi*. Quelque chose est de trop chez Kant : l'idée de *substance*, conservée sous le nom de *noumène*. L'absence de l'idée de loi est une cause de faiblesse et d'infécondité pour le système de Hume. La conservation de l'idée de substance est un principe de contradiction et de ruine pour le système de Kant. Il fallait unir au phénoménisme de Hume l'apriorisme de Kant : ç'a été l'œuvre accomplie, au commencement de la seconde moitié du XIX^e siècle, par M. Renouvier. Il fallait comprendre que la vraie substance, le vrai noumène, c'est la loi, et qu'il n'y en a pas d'autre intelligible, et, en outre, qu'il suffit de joindre l'apriorisme au phénoménisme pour rendre ce dernier compatible avec les croyances morales et avec les croyances postulées par la morale. M. Renouvier est le premier penseur qui l'ait compris.

« Il y a entre la science et la philosophie une différence qui a été souvent signalée. L'histoire de la science présente, d'une époque à une autre, un développement, un progrès continu par les découvertes successives qui en bannissent d'anciennes erreurs et qui y apportent des vérités nouvelles. *Multi pertransibunt*, dit le proverbe, et *augebitur scientia*. On cite ordinairement comme un frappant et magnifique exemple de ce progrès continu les dé-

couvertes successives qui ont abouti à la grande généralisation newtonienne, à la connaissance du véritable système du monde. Au contraire, l'histoire de la philosophie n'offre, dit-on, qu'une suite de systèmes qu'on voit s'élever, puis tomber, pour faire place à d'autres, qui survivent à peine quelques années à leurs auteurs, et qui, par leur caractère personnel, ressemblent aux productions de l'art. Je crois que cette vue sur l'opposition de la science et de la philosophie, qui est suggérée par les apparences, n'est qu'à moitié exacte. Il ne serait pas difficile de montrer, sous la mobilité des systèmes, un enchaînement de découvertes réelles qui sont restées, et qui constituent un domaine acquis de la pensée philosophique, commun, impersonnel, de plus en plus agrandi, comme celui de chaque science.

» Cet enchaînement de découvertes paraîtra surtout remarquable si, sans remonter plus haut, on veut bien passer dans une lecture attentive des ouvrages de Locke à ceux de Berkeley, de ceux de Berkeley à ceux de Hume, de ceux de Hume à ceux de Kant, de ceux de Kant à ceux de M. Renouvier. Critique de l'idée de matière : découverte de Berkeley. Élimination de la transitivité causale et critique générale du substantialisme, matérialiste et spiritualiste : découverte de Hume. Établissement de la vraie théorie de l'espace et distinction des trois espèces de jugements, analytiques, synthétiques *a posteriori*, synthétiques *a priori* : découverte de Kant. Critique de l'infinitisme poussée à toutes ses conséquences : découverte de M. Renouvier. Cette dernière, qui est capitale, vient compléter, relier et confirmer les précédentes, en dégagant la raison des impasses où elle semblait acculée par le prétendu conflit de ses propres lois, et en élevant le phénoménisme rationnel au plus haut degré de certitude, de rigueur et de généralité logiques.

» De Locke à M. Renouvier, en passant par Berkeley, Hume et Kant, la philosophie s'accroît (*augetur*) constamment et régulièrement, comme une véritable science. Il est vrai que, pour reconnaître la réalité de cet accroissement, où il est permis de voir le signe d'une fondation et d'une évolution scientifiques, il faut commencer par suivre la ligne d'études que je viens d'indiquer, et prendre garde que l'attention ne s'attarde trop, à droite et à gau-

che, aux résurrections de matérialismes, de spiritualismes, de panthéismes. On l'a dit souvent, des rétrogradations et des déviations bruyantes, mais passagères, peuvent voiler le chemin du progrès et les pas réels faits sur ce chemin. Après Copernic, il y a eu Tycho-Brahé. Après Newton, il y a eu des savants qui soutenaient le système des tourbillons. Après la critique de Hume, il y a eu le perceptionisme de Reid, suivi de l'éclectisme de Cousin. Après la critique de Kant, il y a eu le nouveau spinozisme de Schelling et de Hegel, suivi du nouveau bouddhisme de Schopenhauer et de Hartmann. Je ne parle pas du vieux matérialisme, philosophie primitive et inférieure, qu'on voit renaître, en chaque siècle, sur les ruines des autres systèmes, et qui puise, à notre époque, une force et une jeunesse apparentes dans le mouvement des sciences naturelles. Mais la fin arrive, elle est prochaine, de ces *revivals* métaphysiques. Il n'y aura bientôt, il n'y a déjà plus aujourd'hui, en Angleterre, en Allemagne, en France, de travail philosophique sérieux et qui compte que dans deux directions : dans celle de Hume et dans celle de Kant ; deux directions dont les esprits compétents, j'ose le prédire, comprendront de mieux en mieux la convergence naturelle et nécessaire. »

La haute portée de ces déclarations n'échappera pas aux penseurs qui sont au courant des problèmes philosophiques et de l'état des esprits. Jamais les chefs du criticisme français ne s'étaient exprimés plus clairement. Pour couper court aux difficultés inextricables de la métaphysique, de l'ontologie, ils suppriment l'objet même de la science : il n'y a plus d'être, plus de substance, mais exclusivement des phénomènes.

Nous ne sortirons pas de notre sujet pour demander à MM. Renouvier et Pilon comment ils estiment concilier un pareil phénoménisme radical avec les besoins de la morale et le sentiment religieux dont ils sont de nos jours parmi nous les plus fidèles champions. Quant aux théologiens *modernes*, ils ne demandent pas mieux que de répudier les témérités métaphysiques, ontologiques, qu'on ne laisse échapper aucune occasion de reprocher à leurs prédécesseurs. Est-ce à dire qu'ils soient prêts à s'accommoder du phénoménisme absolu qu'on leur propose ? Il n'y a pas d'être, c'est-à-dire que Dieu ne serait à son tour qu'un phéno-

mène, la mission morale de l'homme s'objectivant comme tâche à réaliser, pour parler avec Fichte, mirage qui doit fuir éternellement à mesure qu'on a l'air de s'en approcher ! Il se pourrait alors fort bien que dans une phase nouvelle les choses apparussent autrement et que ce carton fût à son tour éliminé de la lanterne magique ? MM. Renouvier et Pillon insistent avec trop de netteté et de décision sur l'importance de la personnalité de Dieu pour qu'ils puissent admettre la possibilité d'une pareille solution. Or si Dieu est, il n'y a pas que des phénomènes dans l'univers. La catégorie de l'être reprend son antique place à la tête de toutes les autres. Il se pourrait également que la croyance à un Dieu personnel fût une idée admise par nos philosophes, pour des raisons à eux particulières, sans avoir de raison d'être dans leur phénoménisme absolu.

Prenez garde, nous crie-t-on ! vous êtes un réactionnaire ! vous allez vous perdre avec Spinoza dans le panthéisme substantialiste. — C'est en effet la peur du panthéisme qui doit achever de nous convertir au phénoménisme absolu. — Rien de plus opportun, sans contredit, que les protestations contre le panthéisme. Mais il est en lui-même fort complexe ce panthéisme qui doit servir d'épouvantail. De nos jours ne s'est-il pas à son tour systématisé comme phénoménisme absolu ? Hegel, au fond, lui aussi, comme M. Renouvier, nie toute substance : il ne laisse exister que des lois, les lois de la logique, dont le jeu constitue un éternel devenir sans rien qui devienne. Un esprit aussi étendu et aussi perspicace que celui du père du criticisme français ne sera pas sans avoir entrevu cette parenté pour nous fort instructive.

Il se pourrait qu'en tout ceci il n'y eût rien d'arbitraire. Le phénoménisme de M. Renouvier serait-il peut-être le frère posthume du panthéisme hégélien, postérité naturelle et légitime l'un et l'autre de feu l'idéalisme ? Il ne suffit pas de se débarrasser d'un trait de plume de ce noumène importun qui a fort gêné Kant et bien d'autres : il s'agit de savoir ce qu'on met à la place. Qu'on proclame le noumène plus inconnaissable encore si possible que le fit le sage de Königsberg, mais qu'on nous le conserve : nous le réclamons à tout prix. En le maintenant, par de bonnes ou de mauvaises raisons, peu importe, Kant a tenu, par un bout du

moins, au monde des réalités. Il est décidément trop tard pour essayer de nous convertir à un idéalisme que son plus intrépide représentant a lui-même proclamé contre nature. Compléter et rectifier ainsi le criticisme n'est-ce pas le renier ? Si Kant vivait n'aurait-il pas le droit de désavouer MM. Renouvier et Pillon comme il désavoua un jour ce prétendu disciple occupé à transformer sa pensée, ce jeune homme ardent qui devait bientôt illustrer le nom de Fichte ?

Au risque de provoquer le sourire bienveillant des sympathiques rédacteurs de la *Critique philosophique*, nous dirons qu'ils prennent là un petit air retardataire jurant étrangement avec toutes leurs allures et leurs plus nobles aspirations. Qu'on médise tant qu'on voudra de la métaphysique et des métaphysiciens, passés, présents et futurs, nous en sommes de grand cœur ! Mais qu'on laisse à l'humanité cette croyance à l'être, au réel, qui, après l'avoir poussée depuis des siècles à faire de la mauvaise métaphysique, extravagante et téméraire, l'amènera peut-être un jour à en faire de la bonne. En tout cas nous n'échangerons pas cet espoir contre un phénoménisme absolu, éternel. Il rappelle par trop ces métempyscoses sans terme qui, après avoir exténué la civilisation hindoue, la jetèrent dans le Nirvana reçu comme un évangile infiniment préférable à un phénoménisme incessant qui remettait toujours tout en question. Si vous insistez, si vous prétendez nous débarrasser de l'être pour nous laisser en face de l'éternel devenir, nom moderne du néant, nous vous récusons à votre tour comme des métaphysiciens : ce n'est, en effet, qu'au moyen de la métaphysique de l'idéalisme qu'on réussit à nous plonger ainsi dans le vide absolu.

Pourquoi ne dirions-nous pas toute notre pensée, au risque de passer à notre tour pour un revenant ? C'est d'une tout autre région de l'horizon philosophique que nous attendons la lumière nouvelle. Il est vrai, en tout ceci nous obéissons à des instincts que nous aurions sans doute de la peine à justifier scientifiquement, mais enfin, qu'on nous passe le mot, nous flairons un abominable sophisme, à la base de tous ces tours de force au moyen desquels on prétend nous débarrasser de la substance matérielle d'abord, spirituelle ensuite. C'est à la lettre, comme dit l'Écriture, « chasser

les démons par Béalzébul, le prince des démons. » Le mauvais esprit ne tarde pas à rentrer suivi de compagnons plus vaillants que lui. Après avoir tout renversé, le Protée de l'idéalisme se tourne allégrement contre lui-même. N'avons-nous pas vu, de nos propres yeux vu, l'idéalisme absolu, objectif, définitif, que sais-je? de Hegel, se transformer en peu de temps en grossier matérialisme? Je serais volontiers de l'avis des dévots prudents du paganisme qui professaient plus de respect pour les dieux mauvais dont ils redoutaient tout, que pour les bons dont ils n'avaient rien à craindre. Ne parlons pas irrévérencieusement de la matière, elle serait capable de se venger. J'avoue mon faible. Que voulez-vous? Je prends le phénoménisme assez au sérieux pour tenir l'espace et le temps comme des réalités. C'est sur ce point délicat, paraît-il, que le pied a glissé à Kant, de là tout l'avantage qu'ont sur lui les idéalistes quand ils veulent le tirer de leur bord.

Nier l'objectivité du temps et de l'espace, c'est couper le câble qui retient encore l'aérostat dans notre atmosphère, pour se perdre plus que jamais dans les brouillards de la métaphysique, tout en proscrivant hautement la métaphysique. Je sais bien que les Orientaux, les Germains ont un goût prononcé pour ces exercices-là, mais des Occidentaux, des Gaulois, des compatriotes de Voltaire!

A quoi donc doit aboutir la présente boutade? Tout simplement à rappeler un lieu commun des plus vulgaires et des plus bourgeois, qui risque de prendre un faux air de nouveauté, tant il a été méconnu. Il faut que la matière et l'esprit, le phénomène et le noumène, les faits et l'idée se résignent enfin à vivre ensemble. Gardons-nous de les sacrifier les uns et les autres aux prétendues exigences d'une logique idéaliste qui rappelle par trop la sophistique. Il ne saurait être question de faire fi ni des noumènes ni des phénomènes; ils sont condamnés à vivre ou à périr de conserve. Et nous le disons sans aucun embarras, s'il fallait forcément choisir, nous n'hésiterions pas à tout sacrifier à un être inconnu si on veut, mais du moins un, invariable et identique à lui-même qui répondrait beaucoup mieux à notre idée innée de la substantialité et de la permanence que des phénomènes variant sans cesse et constituant l'éternel, l'universel devenir. Vous n'y pensez donc pas? Comment voulez-vous que notre pauvre huma-

nité trouve à étancher sa soif dans ce fleuve du devenir, sans substratum aucun, sans eau qui devienne ou qui coule, avec les seules et uniques lois de l'hydraulique et de la mécanique ?

Mais revenons. Rien ne nous contraint à choisir entre deux extravagances : le bon sens nous interdit même de le tenter. — Vous y voilà ! vous en appelez au bon sens, l'esprit des sots ! — Nous n'ignorons pas tout ce qu'il y a à dire sur l'incompétence du bon sens en philosophie, mais tout bien considéré il n'est, en mettant les choses au pire, ce bon sens si conspué, qu'un aveugle qui demande humblement à être éduqué, éclairé. Après tout, n'est-ce pas lui qui a eu raison de la métaphysique traditionnelle ? Nous doutons fort qu'il se montre plus accommodant et plus tendre à l'endroit du phénoménisme qui prétend tout expliquer en disant que finalement il n'y a rien. Et moi qui croyais avoir entendu dire au contraire par les savants que rien ne se perd : c'est-à-dire apparemment que ce qui est réellement ne cesse jamais d'être ! Tout ignorant qu'il est, le bon sens, quand on lui apporte de tels résultats, est parfaitement autorisé à déclarer : je ne suis pas assez grand clerc pour découvrir où gît la faute, mais vous devez certainement en avoir fait quelque part une de la dernière gravité, car l'addition est évidemment fautive : vous aboutissez à zéro, à la banqueroute universelle ; à vous de revoir les calculs. Je ne saurais abdiquer devant les conséquences logiques, inévitables, dit-on, que vous prétendez m'imposer. J'entends dire depuis longtemps, il est vrai sans le bien saisir, que tout esprit superficiel qui s'est quelque peu frotté aux méthodes modernes croit faire preuve de virilité en niant à l'avance le miracle, sans s'être préalablement donné la peine de comprendre de quoi il retourne. Votre devenir universel et éternel sans un objet réel qui devienne, est ma bête noire, mon surnaturel à moi ; je ne veux pas en entendre parler ; je le repousse comme irrationnel et contre nature au premier chef. Quoi ! ni plus ni moins que d'interminables tableaux d'ombres chinoises se succédant nécessairement de toute éternité sans personne pour éclairer la lanterne ! Encore un coup, on ne veut pourtant pas me forcer à me faire disciple de Çakiamouny pour échapper à un pareil cauchemar ?

J'affirme donc, au nom d'un apriorisme qui a bien aussi sa va-

leur, que vous avez dû, après tant d'autres de vos devanciers, vous engager dans quelque sentier étroit, dans un cul de sac, au bout duquel il ne reste plus qu'à faire logiquement la culbute. A la vérité, je ne vois pas de bien haut, ni bien loin ; jamais je ne me risque sur les cimes de la transcendance ; mais j'ai l'épine dorsale des plus revêches : je me redresse toujours, fallût-il recourir à des béquilles pour me tenir droit ; je ne suis pas assez bon philosophe pour me casser bravement et logiquement la tête contre des murs de granit, plutôt que d'avouer que j'ai fait fausse route.

Il n'est pas impossible, dit-on, de signaler le point où l'esprit humain a pris par la traverse, si tant est qu'il ait jamais essayé de la grande route royale. Jusqu'à Socrate, il n'y a guère de philosophie proprement dite : on ne voit que les phénomènes ; le matérialisme est en somme dominant. Quand le spiritualisme fait son apparition dans l'école de Socrate, c'est sous les auspices d'un idéalisme compromettant. Le mal n'a fait qu'augmenter depuis Platon ; la crise s'est exaspérée de Descartes à Hegel. S'il fallait en croire M. Renouvier, cet idéalisme pervers aurait eu enfin raison et du matérialisme et du spiritualisme substantialistes, pour ne laisser debout que le phénoménisme, sac complètement vide qui n'en jouirait pas moins de l'étonnant privilège de se tenir fièrement debout sur les ruines de tous les systèmes. Encore un coup, le bon sens proteste énergiquement. Serait-ce donc trop d'outrecuidance de sa part, mutilé et incomplet, boiteux, borgne et myope comme il est, que de présenter quelques humbles suggestions à messieurs les adeptes de la transcendance ? N'y aurait-il pas enfin moyen d'accorder l'esprit et la matière, le noumène et le phénomène, et d'expliquer le problème de l'univers et de l'âme humaine sans se livrer au douloureux sacrifice d'aucun de ces axiomes qui brillent d'un plus vif éclat que tous vos systèmes ? Après tout, vous le savez bien, ces vérités qui constituent le maigre mais précieux apanage du bon sens, finissent toujours, après des moments de surprise, par s'imposer à quiconque voulant rester homme ne se sent pas le courage de monter sur ses épaules, de sauter hors de son ombre. Voilà bien longtemps déjà, depuis le jour de ma majorité, que je ne comprends rien à l'obstination avec laquelle on fait battre avec acharnement l'esprit et la matière. Pourquoi cet

antagonisme éternel? Les théistes, les déistes eux-mêmes, les chrétiens surtout ne sont-ils pas obligés de reconnaître que l'esprit et la matière ont été créés par Dieu; qu'ils sont, par conséquent, consanguins, frère et sœur utérins? Pourquoi donc Dieu les aurait-il créés de façon à devoir se combattre éternellement, en vertu d'un antagonisme de nature qui les condamnerait à être exclusifs l'un de l'autre? Les théologiens chrétiens me paraissent en particulier bien inconséquents quand ils s'obstinent à mettre un peu trop sur le dos de la matière tous les péchés d'Israël, alors qu'ils sont obligés de reconnaître que ce qu'ils appellent la chair procède, pour dire le moins, en bonne partie de l'esprit. N'est-ce pas là un souffle de ce dualisme que les philosophes professent désavouer comme superficiel, tandis qu'ils l'ont laissé vicier toute notre atmosphère? Non, non : l'esprit et la matière ne sauraient être condamnés, comme Ormuzd et Ahriman, à abdiquer l'un devant l'autre, après s'être combattus pendant une éternité. Je suis Gaulois, je n'ai pas l'habitude de me perdre dans les nuages; aussi j'avoue que je me suis senti pris par mon faible le jour où je me suis laissé dire qu'un certain rêveur, un théosophe dont je regrette d'avoir oublié le nom, entendait les choses tout autrement. D'après lui, la formation d'un être organisé, réunion d'esprit et de matière, serait le chef-d'œuvre définitif à la formation duquel Dieu aurait travaillé dès le commencement du monde. Voilà qui est clair et saisissable. Je ne consentirai jamais à ce qu'on éteigne ce flambeau-là. Avec Molière et Gassendi, je déclare qu'un homme pur esprit ne saurait me suffire. Sous peine de renoncer à me comprendre moi-même, — et jamais je n'y consentirai, — il me faut un homme esprit et matière et cela pour toute l'éternité : je ne sors pas de là. Quant à vos êtres purs esprits, collections d'idées, de notions plus ou moins conscientes et nullement localisées, je vous avoue n'y rien comprendre. C'est moins encore que la collection complète de toutes les bibliothèques de l'univers, sans personne pour les lire. Si c'est là votre dernier mot, soyez donc franc, car, voyez-vous, assez lourd et épais de ma nature, pauvre bonhomme que je suis, entre une pareille immortalité et le Nirvana, je ne tournerais pas la main.

Il faut être juste cependant. Ils ont beau prêcher le phénomé-

nisme absolu, MM. Renouvier et Pillon nous ont déclaré à réitérées fois, qu'ils comptent bien sur une immortalité personnelle et consciente, sensiblement plus substantielle. C'est ce qui m'a enhardi, moi si incompetent, à leur présenter cette humble requête, fidèle d'ailleurs à un faible bien prononcé, que je me suis toujours senti pour ces messieurs et auquel il me serait particulièrement dur d'avoir à renoncer : Vous, si sensés, si raisonnables, si pratiques, si français, qu'iriez-vous donc faire dans cette fondrière du phénoménisme ? Au lieu de vous obstiner à glaner dans les maigres filons d'une mine déjà épuisée, pourquoi, appuyés sur l'histoire et sur la raison, — vous qui êtes compétents et libres d'esprit, — ne chercheriez-vous pas le vrai réalisme dans la direction d'une féconde et franche synthèse — je crois que vous appelez ainsi ces amalgames — de l'esprit et de la matière ? Je m'entends répéter assez souvent que je suis obtus, pour ne pas prétendre à une grande perspicacité ; mais enfin je crois apercevoir à l'horizon quelque chose que je ne distingue pas encore fort bien. Je me suis laissé dire qu'il y a une certaine avance dans cette direction. L'unité de la matière dans l'univers paraît, dit-on, admise ; les chimistes et les physiciens en conçoivent l'essence d'une façon toujours moins grossière ; il ne reste plus qu'à démontrer empiriquement, — ce que tout le monde soupçonne, — que nos prétendus corps simples sont tout uniment les transformations diverses, les phénomènes variés, non pas d'une simple force, s'il vous plaît, mais d'un élément, de l'élément unique et bien réel, le même sur notre terre et dans les astres qui nous entourent, sans en excepter le soleil dont les rayons sont là pour confirmer cette hypothèse. Alors la distance séparant la matière de l'esprit se trouverait singulièrement réduite, en dépit de l'idéaliste Descartes qui en a fait un abîme, en écoutant moins le bon sens que la logique formelle. Jusques à quand l'analyse s'obstinera-t-elle à séparer ce que la nature se plaît à nous montrer intimement uni, et cela avec un degré d'évidence fait pour crever tous les yeux ? Comment s'accomplit le fait de la transmission de la vie, le phénomène de la fécondation qui pour les physiologues n'a plus de mystères ? Un zoosperme, animalcule imperceptible, s'introduit dans la cellule invisible à l'œil nu que les savants appellent l'ovule féminin. Et cet infime ani-

malcule qui ne peut être aperçu qu'au moyen d'un grossissement de quatre ou cinq cents fois son volume, n'en est pas moins le porteur fidèle de tous les attributs des ascendants : race, nationalité, esprit de famille, talents, particularités physiques, morales et intellectuelles, sans oublier les accidents de la nature, comme le fait d'avoir six doigts au lieu de cinq et une mèche de cheveux blancs jurant au milieu d'une chevelure d'une couleur noir d'ébène, un grain de beauté, le geste, l'attitude. Cela et bien d'autres choses encore, tout se trouve concentré virtuellement, groupé et résumé dans cette parcelle de matière. Qu'est-ce qui prédomine ? Y a-t-il plus d'esprit ou plus de matière ? On ne saurait vraiment que répondre, sinon que ces mesures, ces catégories-là sont entièrement hors de place en face de pareils faits. Un seul point doit être retenu : l'intime pénétration de l'esprit et de la matière éclate ici dans sa saisissante intensité : la matière imperceptible est saturée, étendue, inondée de spiritualité et s'il était permis de parler de plus et de moins, on ne devrait pas hésiter à déclarer que l'esprit l'emporte de beaucoup sur la matière. Mais, encore un coup, ce n'est pas de cela qu'il s'agit ; nous ne retenons qu'un fait : la pénétration intime et réciproque des deux facteurs inséparables que l'analyse se plaît à nous présenter arbitrairement comme séparés. Ce mode de transmission de la vie, physique, morale, intellectuelle, qui passerait à bon droit comme le plus inconcevable des miracles, si nous ne le voyions fonctionner naturellement à tous les instants, ne devrait-il pas nous ouvrir les yeux ? Pourquoi ne serions-nous pas là sur les traces d'une ontologie, d'une psychologie nouvelles et aussi d'une eschatologie régénérée que tout chez nous réclame à grands cris ? Pourquoi dans cette terrible crise, de la vie que nous appelons la mort, ne se conserverait-il pas une parcelle inappréciable au scalpel et au microscope, mais infiniment riche, concentration de tout notre être physique, intellectuel et moral ? Pourquoi ce germe, exposant pleinement adéquat de tout notre être, ne se transporterait-il pas ailleurs pour devenir le principe d'une existence supérieure, nouvelle, mais entièrement du même genre que celle-ci, conformément à cette image riche et profonde de saint Paul : « Ce qu'un homme aura semé, il le moissonnera aussi, » ni

plus ni moins, chaque semence devant porter des fruits, exactement suivant son espèce?

Mais gardons-nous de compromettre une vérité incontestable en voulant en tirer hâtivement des conséquences qu'on ne manquerait pas de proclamer chimériques. Un fait demeure : la pénétration de l'esprit et de la matière éclate aussi intime que possible dans le vulgaire phénomène de la transmission de la vie chez cet être mixte qu'on appelle l'homme. Que les savants et les philosophes s'obstinent tant qu'ils voudront à séparer ce que Dieu a joint, moi, bon sens, usant de mon droit de raisonner autrement, je repousse toute idée de divorce, sinon de distinction. Je caresse des perspectives éminemment réalistes, pleinement d'accord avec l'analogie des faits connus, et avec toutes les aspirations de notre être. — On me demandera si je deviens donc musulman. — Mais enfin pourquoi ne l'avouerais-je pas? Je ne suis pas cartésien, je ne crois pas à l'absolue impénétrabilité de l'esprit et de la matière. Je rêve volontiers d'un mariage d'inclination des mieux assortis entre cette pauvre roturière et ce gentleman de haute lignée, fier de ses innombrables quartiers de noblesse, qui se croit tout permis, ascète sur la scène, épicurien dans les coulisses, méprisant, bafouant, traitant en esclave coupable celle à laquelle il ne dédaigne pas toutefois de s'adresser à chaque instant pour satisfaire ses passions de divers genres qu'il a contracté l'habitude, — avec la connivence des théologiens et des philosophes, ses complaisants directeurs de conscience, — de mettre au compte de son innocente complice. Seulement, pour devenir solide et réelle, l'union devrait être intime et sans réserve. Plus de ce régime dotal qui prépare, prévoit le divorce, parce qu'il le croit impliqué dans la mésalliance momentanée de deux contractants d'origine différente, dont l'un consent à déroger pour quelques années. Une franche et cordiale pénétration, un don sans réserve de l'un à l'autre peut seul amener ce régime de la communauté où l'esprit et le corps, vraiment solidaires pour le temps et pour l'éternité, auront un égal motif, leurs querelles et leurs récriminations terminées une fois pour toutes, de travailler à augmenter la somme des biens, et à diminuer celle des maux. Vous le savez bien, messieurs les philosophes, je suis,

de ma nature, tout ce qu'il y a de plus terre à terre ; vous m'excuserez donc si par hasard il m'est arrivé de rêver comme tant d'autres. Que voulez-vous ? antidualiste au possible, — et par ce bout-là je touche à votre confrérie, — j'ai aussi ma synthèse qui aurait pour effet de grouper, de fondre, d'amener à l'unité tout ce qu'il y a de bon dans les tendances trop exclusives du paganisme antérieur à Socrate et du christianisme défigurés par l'idéalisme. Quelle magnifique occasion de faire équitablement droit aux exigences légitimes de la matière et à celles de l'esprit, de respecter les noumènes et les phénomènes, de façon à reconstituer ainsi, une bonne fois pour toutes, en respectant les deux données du problème, cette précieuse unité, toujours chère aux philosophes, dont la poursuite passionnée leur a fait commettre tant de sottises ? !

SIMPLETON.

BIBLIOGRAPHIE

Ouvrages reçus.

- Grundriss einer historischen Einleitung in die Bibel**, von J. Keller. — Zweite Auflage. Aarau, Sauerländer, 1878.
- Sapere e fede**, o d'una futura migliore dottrina. Saggio di filosofia pratico-sociale, autore un moderno credente. — Torino, libr. Anfossi, 1878. (Berlin, Mitscher et Röstel.)
- Séance de rentrée des cours de la faculté de théologie protestante de Paris**, le 7 novembre 1878. Discours de M. le Doyen Lichtenberger. Leçon d'ouverture de M. le prof. Ph. Berger. — Paris, Sandoz et Fischbacher, 1878.
- Tel baptême telle église**, par G. Steinheil. — Paris, Sandoz et Fischbacher, 1879.
- L'homme et la bête**, d'après l'anglais de J. G. Wood, par le traducteur de « La grande armée des misérables. » — Paris, J. Bonhomme et C^e. Lausanne, H. Mignot, 1879.
- Das Trostsprechen des Apostels Paulus an die Hebräer**, Kritisch wiederhergestellt und sprachlich, archäologisch und biblisch-theologisch erläutert von Joh. H.-R. Biesenthal. — Leipzig, L. Fernau, 1878.
- L'alliance latine**, Revue internationale : littérature, histoire, philosophie, science, poésie et arts ; paraissant tous les trois mois, rédigée par les membres de l'Alouette, société d'auteurs français, espagnols, italiens, portugais, roumains, suisses romands et américains du sud. — Paris, Sandoz et Fischbacher.
- La philosophie de la liberté**. I. L'idée. II. L'histoire. Troisième édition avec préface de l'auteur, par Charles Secrétan. — Paris, G. Baillière ; Sandoz et Fischbacher. Neuchâtel et Genève, J. Sandoz, 1879, 2 vol.